

Demain

JOURNAL DU STALAG XII A

NUMÉRO 16

DIMANCHE 27 JUILLET

1941

FORCES MORALES

par Pierre Gissy

(suite)

Pour descendre jusqu'aux assises les plus profondes de l'édifice national, il faut affirmer que l'équilibre d'un pays s'appuie en définitive sur la probité de ses fils! La gloriole tirée de l'application permanente du „système D“ est anti-française! On a eu beau inventer des mots de couleurs adoucies, baptiser le vol „resquille“, „débrouillage“ ou „combine“, donnant à la malhonnêteté et à l'égoïsme le tour de bonnes petites farces d'une intelligence supérieure . . . On n'a réussi qu'à égarer la conscience morale de la nation et à fausser le sens vrai de notions vitales. On ne peut jouer avec certaines choses sans qu'elles se vengent! . . . Le vase, ou plutôt le „pot de vin“ a débordé, inondant à l'en noyer l'odieuse „république des camarades“. Ceux-là mêmes qui parlaient très haut de l'honneur de la nation et des droits de l'homme n'ont pas su réserver dans leur vie personnelle la place à ce culte de l'honneur et, des droits, n'ont voulu connaître que les leurs propres. L'adage philosophique, pourtant bien connu, „Qui va jusqu'au bout de ses droits les dépasse“ n'était décidément pas présent à leur mémoire . . .

*

Tout renoncement ne leur était-il pas insupportable? et sans renoncement, il n'est pas de probité possible. On fait son chemin moins vite à respecter autrui, et il est vrai que la loyauté est coûteuse. Il faut même dire qu'aucune vertu n'est possible sans une certaine abnégation personnelle et quelques retranchements imposés à son libre épanouissement. Si l'on parle de l'„autel de la patrie“, on doit logiquement songer aussi aux sacrifices de ses fils . . . Plus d'un français s'est immolé l'année dernière, plus d'un français s'immole encore actuellement sur cet autel . . . Une politique sans recherches égoïstes, une conduite des affaires inspirée d'un dévouement un peu plus désintéressé eussent épargné aux meilleurs d'entre nous le sacrifice total et eussent économisé le riche sang de France! Puisqu'il fallait en venir à s'oublier soi-même, mieux valait y venir tout de suite avant que la gloire du pays ne dût finalement se payer trop cher. „L'intérêt général prime le particulier“: c'est un axiome connu . . . Nous n'y avons cependant pas suffisamment réfléchi pour découvrir l'obligation absolue, pour la vie du pays, des dévouements onéreux et des limitations aux droits de chacun!

*

C'est bien parce que nous ne savons pas nous renoncer, renoncer à nos aises, à des succès trop coûteux . . . pour les voisins, à nos idées personnelles et parfois à nous-mêmes, que nous n'entendons pas nous plier à une discipline librement consentie . . . Nous acceptons l'ordre établi dans la mesure où il est le nôtre ou, au moins, dans la mesure où il ne gêne pas notre standard de vie, nos habitudes établies et nos pensées chères.

L'esprit critique est une épée à deux tranchants: le fil en est aigu, et, pour trop s'en servir, on s'y blesse. Le jugement personnel est une bonne chose; l'esprit frondeur en est une autre. Rien n'a su nous arrêter quand il s'agissait de critiquer qui n'était pas de notre avis . . . Rien, pas même le respect de l'autorité! Le Français a trop d'idées et il ne sait pas, quand il le faudrait, les ranger dans un tiroir pour un moment plus propice. Il est homme d'initiatives, et il lui en coûte de suivre celles des autres. L'ordre lui semble appauvrissement, et il ne se méfie pas des richesses trop abondantes qui deviennent facilement confusion! Malheur à celui qui s'affichait trop clairement partisan de l'ordre! Cet original devenait immédiatement l'odieux fasciste, agent secret de la „réaction“ . . . Nous nous moquions des gens qui marchent en rangs. Bien mal nous en prit . . . Force reste, en fin de compte, à ceux qui font utile usage de leur libre arbitre et librement se plient aux disciplines nécessaires.

*

„Question de bon sens“, diront certains, que cette acceptation d'une quelconque hiérarchie et cette soumission à un chef . . . Il faut croire, alors, que le bon sens ne fleurissait pas dans tous les jardins de France et que le „français moyen“ ne prend pas soin d'éduquer cette sagesse, cette mesure, pour dire le mot: cette intelligence qui est pourtant bien un des plus beaux joyaux du trésor national. Pour agir en ordre, il faut penser juste, il faut s'efforcer d'être intelligent et cela n'est pas si commode que cela. Nous nous fions trop facilement à nos bons penchants intellectuels instinctifs, et puis nous partons, la bride sur le cou, sans songer qu'un faux-pas dans le domaine des idées est aussi facile à faire que le faux pas sur une route où l'on marche, un bandeau sur les yeux, au bord d'un précipice. On ne marche pas droit les yeux fermés; on ne pense pas droit sans y porter une continuelle attention. La rectitude du jugement résulte d'une perpétuelle application dans l'effort. Tout semble inclus dans ce mot d'„intelligence“, et, en fait, tout y est inclus. Nous le savions et, nous pensant capables d'intelligence sans autre effort, nous nous reposions sur nos lauriers . . . Moyennant quoi, nous déblatérions à qui mieux mieux . . . et je serais bien tenté de substituer à l'imparfait un présent toujours d'actualité. Un examen de conscience un peu précis nous révélerait encore, dans notre vie de prisonnier, bien des manques à cette force, vitale au premier chef, que sont la mesure et la sagesse de la pensée!

*

Il est bien clair que rien de tout cela n'est possible sans une volonté énergique et persévérante. On ne reste pas honnête, on ne se renonce pas, on n'obéit pas, on n'est pas sensé sans le vouloir! Qui dit „vertus“ dit

Suite page 2



Regards sur l'Andorre

Savez-vous qu'il existe en Europe un pays où l'on ne s'est pas battu depuis près de 700 ans? Et pourtant ce pays se trouve à deux pas de chez nous, puisqu'on y accède par la Route d'Ax-les-Thermes et le Col de l'Hospitalet: c'est l'Andorre.

Ce petit peuple connu à travers les siècles maintes vicissitudes. L'Andorre fut conquis au VIII^{ème} siècle par les Francs. En l'an 843, Charles de Chauve céda au Comte d'Urgel, Siegfried, ses droits sur les Vallées. Suivit une période trouble, au cours de laquelle les Evêques d'Urgel et les Comtes de Cerdagne se disputèrent la suzeraineté du pays. Grâce à une politique de mariages, la Maison de Foix devint au XII^{ème} siècle héritière de ces droits, mais en même temps vassale de l'évêque d'Urgel. La résultat ne se fit guère attendre: de nombreuses batailles au cours desquelles l'évêque fut vaincu.

C'est en 1278 que se place l'acte fondamental de l'Histoire des Vallées. A la suite de démarches entreprises par le roi d'Aragon et par l'évêque de Valence, fut signée une entente connue sous le nom de „Paréages“. Cet acte fut confirmé en 1282 par une Bulle du Pape Martin IV. Conséquence immédiate de cet accord, les Comtes de Foix et les évêques d'Urgel deviennent co-suzerains du pays. Les droits des Comtes de Foix se transmirent par la suite au roi Henri IV, et par lui aux rois de France. Après la Révolution et l'Empire, le Président de la République en devint détenteur, et de nos jours, ces droits se sont transmis au Chef de l'Etat français, le Maréchal Pétain. Depuis le XIII^{ème} siècle, l'Andorre vit en paix.

Les lois de l'antique Rome et celles du Moyen-Age sont toujours à la base de la législation andorrane. Le pays reste farouchement traditionaliste. Depuis le Paréage, l'Andorre paie un léger tribut à la France. En 1793, les envoyés du Conseil Général des Vallées se présentèrent à Foix pour payer „la quista“. Les autorités républicaines la leur refusèrent, déclarant que toute redevance féodale était abolie avec la féodalité. Patients, les Andorrans attendirent la fin de la tempête révolutionnaire, et en 1806, ils demandèrent à Napoléon de renouer les vieilles traditions, chose qui leur fut accordée.

La France est représentée par un „viguié“ et l'évêque d'Urgel par un autre. Leur pouvoir est exclusivement d'ordre juridique. Le Conseil Général des Vallées, organisme souverain, est composé de „consuls“ élus. Le pays comprend 6 communes ou „paroisses“: Andorra la Vieille, Canillo, San Julia, la Massana, Encamp et Canillo, le tout d'une population de près de 5.500 âmes. Chaque paroisse est administrée par une sorte de Conseil de Paroisse dit „Commu“.

L'organisation sociale est extrêmement curieuse: si la Retraite des Vieux n'est pas instaurée en Andorre, en

revanche, le Commu fait porter chaque matin à la porte des vieillards et des malheureux la soupe et le pain pour la journée. La plupart des forêts et des pâturages sont possédés en commun, et il n'y a jamais aucune contestation.

L'unité sociale est la famille dont le chef unique, le „Cap de Casa“ a seul le droit de voter. Le père choisit lui-même son unique héritier, tout en assurant au mieux l'établissement du cadet. Celui-ci est dirigé vers le Séminaire ou bien son père le marie avec une jeune fille possédant quelque terre. S'il reste vieux garçon, il prend le nom de „conco“ et sa position n'est guère enviable, malgré le fait qu'une place lui soit obligatoirement réservée au foyer familial.

Toutes les institutions ont uniquement pour but de sauvegarder le patrimoine propre de la famille en évitant le morcellement.

Il existe en Andorre une sorte de vente dite „à la carte de dio“, par laquelle le vendeur de la terre peut à n'importe quelle époque, sans qu'il y ait prescription, racheter sa propriété. Même après des siècles, ses héritiers ont le droit d'exiger la rétrocession de la terre.

Quelles sont les ressources du pays? Partout où cela est possible, le paysan a travaillé, luttant avec acharnement contre la nature. Du seigle, des pommes de terre, quelque peu de maïs, et c'est tout. Les versants de la montagne sont occupés par des pâturages. Certains d'entre eux sont loués à des communes françaises ou espagnoles. Or, l'Andorre n'ayant pas de douanes, on comprend facilement que ce mouvement de bétail serve de prétexte à la contrebande à grande échelle. Réceptacle libre entre les cordons douaniers français et espagnols, le pays sert d'entrepôt aux marchandises des deux pays qui attendent en toute tranquillité la meilleure occasion de franchir, en fraude, la frontière opposée à leur pays d'origine. C'est là une des richesses du pays.

Autres richesses: d'abord le tourisme. Evidemment le pays a perdu de son pittoresque lors de l'ouverture de la route reliant la France à Andorra la Vieja; nous ne reverrons plus les mules à pompons rouges et a sonnaillles suivre l'étroit sentier menant à la Messana. Mais des installations hydroélectriques ont fait leur apparition. Peu de temps avant cette guerre, les ingénieurs ont achevé la construction de la puissante station „Radio-Andorre“. Les pylones et leur réseau gigantesque ajoutent parfois à la grandeur du paysage. Qui sait si le paysan andorran ne trouvera pas la prospérité dans tous ces apports du progrès? Et alors cessera l'exode de la jeunesse vers les grandes villes du nord de l'Espagne ou du Midi de la France, alors renaîtra plus fort que jamais le petit peuple andorran qui, placé entre deux grands états modernes, sut en utiliser les avantages sans en subir les lourdes charges.

Jean CONDOU.

FORCES MORALES (Suite)

„habitudes“, et les habitudes ne se prennent que par le jeu d'une éducation volontaire. Cette éducation, nous sommes décidés à la donner à nos fils. Il importe, avant le retour, de nous la redonner à nous-mêmes, et, pour ce faire, de réaliser autour de nous, malgré vents et marées, ce climat d'optimisme, dans lequel peuvent germer les meilleures réalisations. Le philosophe a raison qui prouvait l'existence du mouvement en marchant. Créons, par la volonté, l'ambiance heureuse afin de retrouver le bonheur perdu! La méthode Coué a du bon: affirmons ponni faire renaître. Nous pouvons d'ailleurs

déjà affirmer avec quelque raison, car nos affirmations reposent sur quelque chose. La France de l'intérieur a déjà son programme: „Travail, Famille, Patrie“. La France des Stalags a aussi le sien: „Discipline et Confiance“. L'une et l'une et doivent réapprendre le sens et la pratique des Forces morales qui élevèrent s'édifice national et qui, dès maintenant, grâce au chef qui incarne en lui-même ces puissances spirituelles dont nous avons voulu dire quelque chose, le dressent à nouveau au milieu des ruines encore fumantes.



La Naissance de la Radio

Parmi les inventions dont le XX^{ème} siècle a vu la naissance, on peut dire que la radio est l'une de celles qui a le plus bouleversé la vie, principalement la vie rurale. Autrefois, seuls quelques privilégiés étaient à même d'apprécier les beautés théâtrales ou artistiques, réservées aux seuls habitants de la capitale ou des grandes villes.

Aujourd'hui, le miracle s'est réalisé. Du plus profond de la campagne, de la plus humble bourgade de province, il vous suffit de tourner un bouton pour qu'aussitôt défilent devant vous les exécutions des plus célèbres phalanges musicales ou théâtrales européennes et même mondiales.

Cette œuvre n'est pas, comme beaucoup d'autres, due au génie d'un seul homme, c'est une œuvre collective, à laquelle a participé l'élite des grandes nations de la terre.

C'est un physicien allemand, Henri HERTZ qui, au cours d'expériences de laboratoire, observa un voisinage des boules métalliques entre lesquelles il faisait jaillir une étincelle électrique, la présence de radiations nouvelles, radiations qui par la suite, prirent le nom d'ondes hertziennes.

En 1890, Edouard BRANLY, Professeur à l'Institut Catholique de Paris, étudiant les recherches de l'Italien ONESTI eut l'intuition qu'il était possible de provoquer volontairement l'intermittence du courant par la cohésion ou la séparation mécanique des grains de limaille. Quelques mois plus tard, il installa dans une salle de cours un émetteur à étincelle (bobine de Ruhmkorff). Trois pièces plus loin, de l'autre côté de la cour de l'Institut Catholique, il plaça un petit circuit fermé, composé d'une pile, d'un galvanomètre et d'un tube de verre contenant de la limaille. Aucune liaison matérielle n'existait entre l'éclateur et le circuit. Pourtant, si l'éclateur produisait une étincelle, le galvanomètre accusait le passage d'un courant. Un très léger choc sur le tube, et le courant était supprimé. Une nouvelle étincelle de l'éclateur le rétablissait: la radio était née, et son père un Français. Branly était un modeste parmi les modestes. Chaque dimanche, chez sa fille, il présidait le déjeuner réunissant toute la famille. Là, il parlait peu de ses travaux mais commentait les faits du jour qu'il connaissait par les journaux. Il n'eut jamais de poste de T. S. F. et la radio, son invention était devenue sa bête noire.

A la même époque, coïncidence fort curieuse, un professeur de Physique à la Faculté des Sciences de Bordeaux, M. A. TURPAIN, réalisait des expériences analogues.

Vers 1893, un professeur russe, A. POPOFF expérimenta devant le tsar et la Cour impériale un „détecteur d'orages“. A la base du système se trouvait une sorte d'antenne, et le plus grand succès de l'époque était la captation de ces parasites atmosphériques, terreur des radiophiles de nos jours.

Il fallut attendre l'Italien Guillaume MARCONI pour, voir transposer dans le domaine pratique toutes ces découvertes. En 1899, le jeune ingénieur électricien réussit à transmettre à travers le Détroit du Pas de Calais (Douvres à Wimereux, 20 km) ce message: „M. MARCONI envoie à M. BRANLY ses respectueux compliments par la télégraphie sans fil à travers la Manche, ce beau résultat étant dû en partie aux remarquables travaux de M. BRANLY“, signé: G. Marconi.

L'année précédente, un autre Français, M. DUCRETET avait réussi à établir une liaison entre la Tour Eiffel et le Panthéon.

Depuis cette date, la radio chemine. Il faut arriver à l'apparition de la lampe pour lui voir prendre un formidable essor. La lampe d'alors, la triode, est due aux recherches de l'Anglais FLEMING, de RICHARDSON et

surtout à celles de l'Américain LEE, de FOREST. En 1907, la lampe est née, et il faut attendre 1913 pour voir les techniciens s'y intéresser.

Au moment où la guerre commence, le Général FERRIÉ, le père de la radio militaire française, fait venir des lampes d'Amérique. Une usine de lampes d'éclairage de la région lyonnaise, la Maison GRAMMONT „sort“ les premières lampes françaises.

La guerre fait faire des pas de géant à la nouvelle science, et ce des deux côtés du front. En 1916, l'Allemand W. SCHOTTKY ajoutant à la triode une électrode supplémentaire, crée la bigrille. La grande tourmente prend fin. Les laboratoires du monde entier travaillent fiévreusement. 1923 voit la naissance du chauffage indirect. En 1925, l'Allemand TELLEGEN crée la penthode, en 1932, la société TELEFUNKEN, l'hexode: en 1933, la R. C. A. offre au public l'heptode, bientôt suivie par l'octode créée par PHILIPS. Puis naît l'idée de la lampe métallique. 1933: GECOVALVE fabrique les lampes „catkin“. Au printemps 1935, après avoir essayé maints échecs, la R. C. A. lance les lampes métalliques Immédiatement PHILIPS „sort“ la lampe transcontinentale. Et voilà le conflit entre les constructeurs français, les uns étant champions de la lampe métal américaine, les autres ceux de la lampe verre européenne. A l'heure actuelle, une solution est intervenue, les Américains lançant les lampes MG, caractéristiques métal, enveloppe verre, et les Européens (TELEFUNKEN) sortant des lampes tout métal.

Une autre grande découverte est celle du principe du superhétérodyne. Elle est due au fondateur des Etablissements RADIO-L. L. Un progrès énorme venait d'être accompli. Depuis, il n'est pas d'année qui n'apporte tant dans les systèmes d'émission que dans ceux de réception des perfectionnements sensibles.

Si j'ai insisté sur cet historique de la Radio, c'est afin de montrer que si cette technique est fille de toutes les Nations, notre Pays a toujours été en tête des apports faits à la collectivité.

Jean CONDOU.



Nouveautés françaises

Depuis Juin 1940, les nouvelles émissions n'ont cessé de se succéder en France.

Par suite de la modification des tarifs postaux, nous avons vu apparaître une série de surcharges intéressantes: surcharge 0 fr 50 sur les 35c Semeuse et les 55, 65, 75, 80 et 90c Paix, surcharge 1 Fr sur les 1 fr 75, 2 fr 25, 2 fr 50 Cérès, 1 fr 50, 1 fr 40 et 1 fr 25 Paix ainsi que sur le 2 fr 15 Mineurs. Sur les grosses valeurs le 2 fr 50 sur 5 fr Carcassonne, le 5 fr sur 10 frs Vincennes, le 10 fr sur 20 fr St Malo et 20 frs sur le nouveau 50 frs Ader.

Puis voici les timbres grand format: un Guynemer à 50 frs, une série en faveur des Chômeurs Intellectuels: 80 + 10 (Debussy), 1 fr + 10c (Balzac), 2 fr 50 + 25c (Claude Bernard). Un timbre au profit des Victimes de la Guerre (1 fr + 1 fr), qui a été retiré courant mai.

Toujours dans les timbres de bienfaisance, voici la Série Secours National d'Hiver avec les 80c + 2 Frs (La moisson), 1 fr + 2 frs (Les semailles), 1 fr 50 + 2 Frs (la vendange) et 2 fr 50 + 2 Frs (l'élevage), consacrés vous le voyez à la nouvelle politique agricole préconisée par le Maréchal Pétain. Une série à l'effigie du Chef de l'Etat, dont vous avez pu voir la reproduction dans le „Trait d'Union“ pour les valeurs 1 fr (rouge) 2 fr 50 (outremer), 80 c (vert-bleu) et 40 c (brun-rouge). Il est d'ailleurs question à l'heure actuelle de supprimer tous les timbres courants petit format, et de les remplacer par des timbres du même format à l'effigie du Maréchal.

Vous voyez, chers amis, qu'il y a des nouveautés.

Jean CONDOU.

CONTRIBUTION AU RENOUVEAU

Tous ceux qui pensent au Renouveau de la France, — et les prisonniers sont de ceux-là, — ont compris que notre grand Maréchal Pétain a fait preuve de la plus clairvoyante sagesse en mettant la question agricole au premier rang de ses préoccupations de Chef d'Etat. Notre pays qui, en cette matière, a des possibilités quasi-illimitées, a fait fausse route au point de vue économique en favorisant comme il l'a fait l'exode rural, en laissant s'entasser dans les grandes agglomérations des millions de travailleurs qui devaient nécessairement pâtir les premiers de leur surnombre et connaître les misères du chômage et des dissensions sociales.

Dans un opuscule intitulé „Le bonheur par le Travail“, publié par les éditions de l'Europe Future,*) Pierre Andrieu a exposé avec une netteté impressionnante la gravité de notre situation agricole, et nous aurons intérêt à nous y référer pour connaître l'étendue du mal et l'urgence qu'il y a à y porter remède.

„A la veille de la guerre, écrit-il, nous avions encore 33.500.000 hectares de terre ensemencés en blé, en avoine, en orge, en seigle, en plantes fourragères, en vignes, arbres fruitiers, pommes de terre, betteraves sucrières, légumes de toutes espèces, nourrissant un troupeau de 16 millions de bovins, de 10 millions de moutons, de 6 millions de porcs.

Tout cela a, certes, bien diminué. Il faut non seulement rattraper ces chiffres, mais les dépasser largement, si nous voulons que la France redevenue le grand pays agricole qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être.“

La région des Landes nous donne un exemple typique de ce qui peut être réalisé: „la forêt a transformé le pays depuis un siècle. Le pin maritime, après avoir fixé les dunes du littoral, couvre environ 600.000 hectares de terrains asséchés et assainis, formant un réservoir inépuisable de produits résineux et de bois.“

Pour obtenir dans toutes les régions de France des résultats analogues, il faut évidemment que le travail de la terre retienne et attire les travailleurs. Mais dans les cinquante dernières années, „les Français adultes et valides ont déserté les champs pour le mirage des villes, et quand ils ne sont pas devenus ouvriers d'usines, ils ont fait des fonctionnaires“. Et l'auteur cite à ce propos ces lignes de Vidal — Mareille, dont nous sommes tous à même de reconnaître la vérité: „Le mouvement des campagnes vers les villes est un phénomène endémique qui a des causes multiples: la caserne, l'usine, le fonctionnarisme, les distractions, les hauts salaires. . .

Par suite d'une erreur, toutes nos casernes, comme d'ailleurs nos écoles et nos hôpitaux, sont situées dans les agglomérations urbaines. Le jeune paysan vit ainsi toute une année de sa vie dans le désœuvrement de la garnison au moment précis où il doit s'orienter pour choisir une carrière. Les hauts-parleurs vantent l'aviation, la marine, le service alpin, la gendarmerie, promettant des primes alléchantes, L'instituteur prépare ses meilleurs élèves pour l'examen des postes ou des douanes. Le député et le sénateur en font des employés de chemins-de-fer, des conducteurs de tramways, des gardes républicains, des sergents de ville, des sapeurs-pompiers. . .

Le nombre des fonctionnaires augmente sans cesse. Or la plupart des administrations sont urbaines. Le fonctionnaire jouit du prestige qu'ont les organismes d'Etat; il travaille facilement, à temps fixe, et jouira plus tard d'une retraite. Il peut se retirer à quarante-cinq ans et venir planter ses choux au village tandis que son frère resté sur la glèbe trimerait jusqu'au dernier jour.

Les usines ont besoin de bras et viennent les chercher au fond des campagnes. Le paysan qui s'embauche touche sa paie chaque semaine, sans avoir besoin d'attendre un an la récolte, sans redouter la pluie, la sécheresse ou la gelée. Il n'aura plus besoin d'entasser comme jadis

*) En vente au service du livre du Stalag XII'A.

AVIS

En raison du nombre élevé de lettres qui lui parviennent, l'Homme de Confiance prie nos camarades des Kdos de vouloir bien remettre leurs réclamations ou leurs demandes de renseignements à l'Homme de Confiance du Kdo, qui centralisera celles — ci. Les réponses lui seront faites d'une manière collective.

Dans vos demandes, soyez brefs, écrivez lisiblement, n'oubliez pas de mentionner vos noms, prénoms, matricule et le numéro du Kdo.

*

Le service de la Poste au Stalag communique: Un colis contenant 16 romans populaires et 5 livres (dont Le Chant du Bienheureux, de J. Chardonne et Graziella, de Lamartine) ne peut être réexpédié par le Service de la Poste au Kdo destinataire faute d'inscription de toute adresse sur les livres. Le Kdo qui a fait cet envoi est prié de nous le signaler.

Prière à tous les P. G. de Kdos d'avoir à mettre sur les livres qu'ils font expédier à la Censure leur nom, leur matricule, le numéro de leur Kdo.

*

Il a été trouvé à la Poste:

1) Deux photos d'identité représentant une femme; une des photos est de face, l'autre de 3/4.

2) Trois photos représentant, deux d'entre elles une dame ou demoiselle en site montagneux, la troisième une dame âgée (cheveux blancs et lunettes) et une fillette de 14—15 ans d'assez forte corpulence, prises sur le seuil d'une porte.

les écus dans le bas de laine; il est devenu journalier et vivra au jour le jour, renonçant aux fortes vertus et à la longue patience qu'impose le travail agricole.

Il y a aussi le scintillement de la ville et ses lumières fascinantes: pour les femmes, les étalages et les cinémas, pour les hommes, les cinémas, les cafés, etc. . .

Cette désertion de la campagne se traduit par des chiffres qui sont singulièrement éloquentes: „en 1896, sur une population masculine active, c'est-à-dire en comptant les hommes de 16 à 65 ans, il y avait 47 % de travailleurs ruraux; ce taux est descendu à 45 % en 1901, à 44 % en 1906, à 41 % en 1911, sur un chiffre total de 20.931.000 travailleurs français. En 1921, il n'était plus que de 37 %.“

Et ces chiffres déterminent facilement les suivants: „En 1913, la superficie des terres incultes était de 3.793.450 hectares. En 1923, elle était de 4.749.420 hectares. En chiffres ronds, un million d'hectares sont devenus incultes en l'espace de dix ans.“

La Statistique Agricole de la France indique qu'en 1929, „sur un total de 51.425.367 hectares de terres cultivables, il y a 7.102.567 hectares qui ne sont pas cultivés, soit environ 14 %“. Il y a là, on le constate, un péril grave pour l'avenir de la France.

D'aucuns objecteront peut-être que ces terres actuellement incultes sont des terres pauvres, de rendement médiocre. Répondons-leur encore par l'avis d'autorités compétentes que cite Pierre Andrieu:

„On se plaint, avec juste raison, du manque d'huile et l'on déplore que la culture des plantes oléagineuses n'ait pas été intensifiée en France, puisqu'en Provence les paysans crurent bon d'arracher les oliviers pour planter du jasmin ou d'autres fleurs que l'industrie de la parfumerie acheta pendant quelques années à un prix élevé, mais qu'elle utilise de moins en moins maintenant, au bénéfice du parfum synthétique.

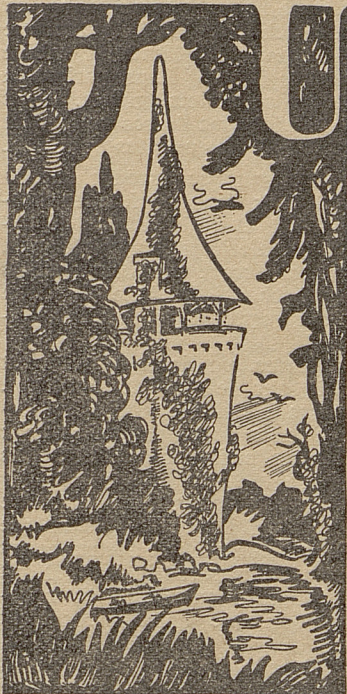
„Ayons encore recours à l'éloquence des chiffres pour montrer que si des équipes de travailleurs agricoles semaient, dans les terrains non cultivés, des graines de plantes oléagineuses, elles n'auraient que l'embaras du choix.

Marcel HOVAERE

(à Suivre)

Le Rendez-Vous de Villers-Cotterets

par Jacques P. Burin (suite)



Un appétit impatient nous pousse et nous amène à la plus noble auberge du lieu, quelque „Renard“ ou „Sanglier“ à l'enseigne balayante et grinçante. En fait, un bon rendez-vous de commis-voyageurs et de modestes vacanciers. Dans la grande salle à manger où nous pénétrons, une place ensoleillée, tout près de la rue. Nous nous y accommodons gentiment face à face. Les murs stuqués, recuits, évoquent un pain chaud confortable. Le service, rapide et discret, sent la vieille renommée. Fastes gastronomiques sans histoire, comme le bonheur d'une bonne table (il y en a tant en France!); ces hors-

d'œuvre solides et vraiment nourrissants que l'on ne mesure point, ce poisson de rivière frais pêché, ce poulet de la proche basse-cour avec son abondante garniture de légumes du cru, ces fromages sérieux, ces fruits triés dans le cellier. Là-dessus un Traminer fleuri généreusement versé. Et l'on bavarde à mi-voix au milieu du cliquetis des verres et des assiettes, tandis que le soleil tardif tourne autour des tables.

Il donne au visage chéri le reflet velouté d'une pomme fraîche, il accroche ses feux multicolores à la feuille de nacre, à la neuve bague de diamants. Nane, taciturne comme au début de chaque entretien, commence à hasarder à voix mi-brusque mi-voilée quelques généralités sur la chèze, sur ce nous avons déjà vu du patelin. Elle me laisse le plus souvent placer mes petits discours, qu'elle ponctue seulement d'une approbation ou d'une objection timidement péremptoire. Après quelques détours feutrés, nous arrivons par le petit doigt aux mêmes enthousiastes conclusions. Cette fois cependant, notre allégresse coutumière se nuance d'une gravité un peu étouffée.

Un dernier verre de kirsch chauffe entre nos doigts, un léger rideau de fumée amortit doucement nos esprits...

Nous voici de nouveau dans la rue. Nous allons d'abord choisir un gîte au bord de la grand' rue, dans une curieuse ferme-hôtellerie (la ferme plus importante que l'hôtellerie), quelque chose comme un vieux relais de poste. Les gens du lieu paraissent figurer par simple accident dans la maison, quasi-vides de clientèle. Les chambres sont propres, banales et fleuries (sur papier).

Nous nous sommes allégés de nos sommaires bagages. Par la fenêtre de la chambre d'Annette, qui domine la route, nous contemplons le vide insipide des boutiques et des boutiquiers. Soudain, un roulement sourd et puis pétaradant: une longue théorie d'éléments motorisés déferle au grand galop, venant de Mailly. Pendant un temps infini c'est un vrombissement ininterrompu: chars, sides, motos, autos, dans une atmosphère de cruauté im-

placable, qui vient bafouer le cadre routinier, discret, moribond... Toujours cet écrasement qui menace... Dans la rue, de petits groupes parlent de mobilisation au conditionnel. Fuyons cette étreinte de la guerre inhumaine, fuyons les images qui l'escortent! Allons au domaine de la Belle au Bois Dormant! Et voici la Princesse, l'âme endormie et comme stupéfaite, lourde à mon bras de poète.

Le Château, qui ouvre les portes de la forêt enchantée, a, de ce côté, un beau visage légendaire qui lui manque du côté cour. Au-dessus de la ligne sombre d'un long taillis de fusains, la façade blanche aux hautes fenêtres s'étire, sous le grand toit gris à mansardes. Aux deux extrémités, le chapeau pointu des tours en poivrière, piquées chacune d'une haute cheminée rouge. Deux autres cheminées encore s'élançant du centre du pavillon. Harmonie sobre et souveraine. Puis deux allées voilées de hauts platanes tendent leurs bras qui s'arrondissent de chaque côté d'une vaste pelouse. Plus avant encore, un long tapis vert aux replis infinis rejoint l'horizon. Tout alentour, la futaie exaltée halète...

Annette et moi nous enfonçons d'emblée en elle comme en un océan. Elle nous fait tout d'un coup minuscules comme le Petit Poucet ou le Chaperon Rouge, tandis que d'immenses présences parlent à travers les troncs droits, enrobés de rigides rayons qui vibrent. Pas de sentiers; tout au plus des pistes pour lapins. Le tronc royal, qui garde d'une longue éducation l'habitude d'un strict maintien, est revenu depuis longtemps à la forêt libre. Il est le patriarche exclusif; ses attitudes commandent à tout un petit monde fourmillant, sans intermédiaires.

Il est, race dominante, le fuseau lisse du hêtre; il est le chêne rablé et brunâtre qui s'accroche fortement au sol; il condescend aussi jusqu'au tremble et à l'orme; il sourit faiblement jusqu'à la féminine blancheur du bouleau, mais partout il est le géant, l'exaspéré. Il donne le vertige à l'âme par la contemplation de sa forme interminable, par les lointains murmures célestes de ses feuilles. Il raréfie et amplifie à la fois l'air et ses sonorités. Il est l'unité d'une nef inhumaine où des dieux vagues s'accumulent et s'éclipsent. Soudain, il est masse concertante, il est choeur, et ses longues cordes se plient et chantonnent de vieux grégoriens grondants et composites. Ici, menace qui se termine en hymne de gloire ou en plainte noble; là, chuchotement malicieux qui s'enfle en cris de passion. Les nobles réminiscences de l'„Armide“ ou de l'auguste „Largo“ d'Haendel se mêlent aux notes éclatantes des „Murmures de la Forêt“, d'où s'échappe tout à coup la flûte agile du Mozart du „Concerto en ré“.

Mais il y a autre chose, il y a plus tout cela. Il y a un contact direct avec ces puissances indéfinissables qui nous étreignent, qui se jouent de nous et nous contemplent avec une inflexible vigilance. Pour nous, elles s'amuse et se parent de toutes sortes d'orfèvreries délicates et bruisantes. Elles se penchent vers nous avec le lierre grimant aux fers aigus qui fait des fugues sur chaque tronc et de tronc en buisson; elles bavardent avec le bruissement du vent dans les tiges, avec le roitelet fureteur et silencieux dont la boule brune fait des sauts de raquette, avec les chardonnerets, les hochequeues, les pinsons, les bouvreuils, les merles qui s'interpellent de branche en branche et s'adressent soudain de tendres monologues avec une fantaisie de rhéteurs subtils.

Nane, qui me suit avec un émerveillement peureux, aspire vers l'Oiseau, au contact de ces sortilèges. A la lisière du bois, là où la grande herbe riieuse se découvre comme une offrande charnelle, les bruyères font des taches d'un mauve voilé où tremble un souvenir de roses

fanées. Les graminées sont rigides, gonflées de sève, palpitantes, ciselées comme on les voit chez Dürer et le Pisanello. Elles forment une nature à part, un infini blotti sous un autre infini, avec l'Homme et la Femme, juste mesure entre deux, comme dans les allégories du Quattrocento. Et ces deux mondes opposés qui retrouvent la même orchestration dans les parfums et dans les souffles, referment sournoisement leur parenthèse sur nos êtres.

Nane écoute les herbes, les lierres, les appels. Les brins de bruyère à sa veste de laine, la plume de ramier de son auréole la tiennent, la rattachent. Elle, si volontaire et si résistante, se sent amollie et sans nerfs; elle subit, et tend son esprit. Soudain toute possédée, elle sent monter en elle sa capacité mystique d'aimer et réalise inconsciemment le plus beau rite nuptial. Jusqu'ici, elle était la petite bourgeoise un peu prosaïque qui „aimait bien“. Maintenant, elle sent à travers l'homme qui l'accompagne, déjà engagé sur la corde raide de la vie dangereuse, l'énigme profonde de la nature et, à travers la grande forêt en émoi, c'est la grandeur réelle de ce couple qui l'envahit. Les voûtes de cette forêt, c'est la cathédrale sans fin; le tapis vert, c'est la montée interminable à l'autel où le soleil s'offre entre les plomages des ramures; le drame musical qui se joue, c'est celui même qui exprime le Verbe divin à travers les grandes orgues.

Instinctivement, je mêle ma faible note à ce chant, et, avec tout ce que la nature me suggère, j'ébauche tendrement la réponse à l'Oiseau. Miracle! L'Oiseau daigne répondre, il interroge ma voix, il consent à bavarder. Mais Nane veut aussi parler à l'Oiseau. Deux tout petits cris: „Cui-cui!“, infiniment menus, fragiles et angoissés, excessivement humains... C'est tout. L'Oiseau, devant cette humanité encore trop pure, s'est tu, — il réfléchit. Je me moque de l'apprentie-sorcière, qui a déjà su accueillir la divinité, mais ne peut encore dialoguer avec

elle. Peut-être parce que, femme, elle doit subir, comme Eve, subir et transmettre, sans affronter son principe au Premier Principe qui veut voir en elle son ostie.

C'est alors que j'appelle l'Enchanteur Merlin, que ma jeunesse m'a fait connaître comme l'intercesseur indulgent des hommes auprès des au-delà silvestres. Je l'appelle, je le défie, pris d'une sorte de fureur d'évasion. „Merlin! dit ma parole vers les dômes, Merlin! Fais-moi disparaître... Merlin, enlève-moi!“

Pas de réponse, mais un brusque silence dans les feuilles. Un écureuil s'est niché là-bas, à la tourette camouflée dans les frondaisons qui défend la vieille muraille usée... Nous continuons. Nous parlons à l'herbe avec nos talons et nos mollets griffés. Nous méprisons les terriers et épiluchons les lierres comme un bureau criminel américain. De vagues plaintes polies...

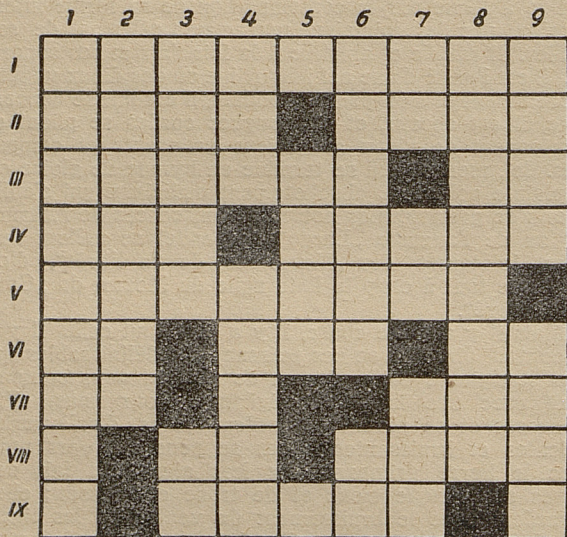
Alors, nous nous couchons sous un grand chêne, la tête dans la mousse et les pieds dans les feuilles mortes, feuilles de l'automne d'hier et de l'automne de demain, indiscernables. Puisque Merlin n'a pas répondu, que la Surnature ne nous a pas encore ravis, nous allons chercher dans un somme enchanté la fuite de cette humanité meurtrière qui veut gagner de vitesse l'exaltation de notre amour.

Le balancement des ramures, vu de la terre, c'est comme la rêverie du marin sur le tas de cordages. L'arbre, comme le mât, brasse le ciel avec toutes ses antennes infiniment déliées. Que ne doit-il pas sentir avec tant d'éléments tactiles si ténus, si frémissants et hardis à la fois!

Ces longues mains, en fait, nous bercent, dilatant notre oeil jusqu'au complet sommeil. Annette, la tête ancrée profondément dans l'anse de mon bras, hume à longs coups la délivrance du large. Nous avons perdu la forêt. Nous avons tout perdu. Nous sommes au chaud en nous-mêmes sous l'oeil de Quelqu'un que notre inconscient lentement absorbe...

(à suivre.)

MOTS CROISES



MOTS CROISES no. 10.

Horizt. — I — Désaltère. II — Loue — Infraction. III — Boué-à (en anglais). IV — 3 lettres-inserai. V — Complot. VI — Nie — Ruine — Génisse. VII — Article — Apanage. VIII — Métal — Fleuve. IX — Commandes.

Vertict. 1. — à un Dieu. 2. — Narrée. 3. — Carte maîtresse — Métal. 4. — Pur — étendu. 5. — Soigné. 6. — Altère — Article. 7. — Possède — Possessif — Article. 8. — Revenu. 9. — Saint-Dissipai.

HUMOUR

Deux commerçants de province, Isaac et Lévy, vont à Paris pour affaires. Ils profitent de leur séjour dans la capitale pour visiter musées, théâtres, etc. . . Ils vont au Casino de Paris. Arrivés dans le Hall, ils consultent les prix des places.

- Loge 100 francs.
- Trop cher répond Lévy.
- Fauteuil 50 francs.
- Bigre, c'est inabordable!
- Location 50 centimes . . .

Lévy se précipite à la caisse:
— Deux locations, Madame!

*

Un jour Piron, aveugle, se promenait avec sa nièce. Il entend des rires autour de lui et en demande la raison.

— Oh! mon oncle, tous ces gens rient, parce que vous avez oublié de boutonner votre . . . histoire.

— Ma pauvre enfant! Depuis longtemps cette histoire n'est plus qu'une fable!

*

Entendu dans un café.

— Moi, dit Dupont, vue la vie chère, mes costumes me font un an et mes chapeaux me font deux ans.

— Oho, moi, rétorque Durand, mes chapeaux me font 4 ans.

— Ah! comment vous y prenez vous?

— C'est bien simple. A la fin de la première année je change le cuir. L'année d'après, je change le ruban, et dans le courant de la quatrième année je change de chapeau dans un café.